

ressources en commun. Mais les siennes sont bien plus considérables — un million de revenus.

Edmée Barnaud sourit encore :

— Un million, oui. Mais il diminue ensuite. J'avais des valeurs de caoutchouc, et comme vous le savez tous, les caoutchoucs ont beaucoup baissé.

M. Barnaud fait un geste vague.

Vie bourgeoise, dit-elle. Mais beaucoup de danses et de restaurants de nuit.

— Vous avez tendance à boire ?

— Oh ! je tiens à éclaircir cela. J'aime bien une bonne bouteille de vin. Voilà ; Mais je ne prends pas de cocktails. Je bois un Vermouth, ou un Pernod, ou un Picon de temps à autre. Voilà !

— Et du champagne ?

— Oh ! dans les boîtes de nuit, on est forcée d'en prendre, mais non d'en boire.

Et pendant ce temps-là, en Angleterre, le bon vieux « chevalier » placide et doux, était au courant et laissait faire.

— Oh ! c'était un saint ! Je ne veux pas en dire du mal. Il était un soutien pour moi. D'ailleurs, M. Gregorini, mon amant, était un homme très bien !

(*)

Un jour, lady Owen veut se faire maigrir. Elle va à la clinique du docteur Gastaud. Bains d'austragisme ; bains de paraffine. Cent cinquante francs par jour. Elle prit des bains, et aussi le médecin. Elle l'aima. Et dans un carnet elle nota jouer pour leurs amours.

— Il est bien gros, ce cahier, dit M. Barnaud avec un sourire. Mais il n'y a que quelques pages d'écritures. Vous espériez mieux ?

Et, pour s'attacher ce médecin marié à une femme qu'il délaissa parce qu'elle n'a pas d'enfants et que lui les adore, lady Owen comble de cadeaux le docteur Gastaud. Un jour, c'est un appareil de T. S. F. de 14.000 francs.

— Oui, un très bel appareil ! fait l'accusée.

Un autre jour, c'est le don d'une épingle de cravate avec une perle de 44.000 francs ; un autre, une garniture de bureau de 15.000 francs, puis une pendule. On voyage. On va à Deauville et à Cannes. C'est lady Owen qui paie.

— A Deauville, non. Je n'ai payé que le supplément du Pullman. A Cannes, oui.

Puis elle lui prête cent mille francs.

— Parce qu'il voulait faire de la politique et se présenter au Sénat.

Un beau jour elle lui dit qu'elle est enceinte. C'était une erreur — ou un mensonge.

Bref, vous avez voulu contraindre le docteur Gastaud à vous épouser. Vous avez eu deux moyens : la grossesse et l'argent prêté ? Vous le persécutiez pour qu'il vous rende l'argent, et il restituera 20.000 francs. Vous le teniez par la patte !

— Non. Mais un jour, au téléphone, j'ai dit : « Je la tuerai ou elle me tuera ». M. Gastaud me l'avait représentée comme une folle. J'avais peur d'elle.

Le jour de l'anniversaire de leurs amours, 22 juillet, il y eut entre eux une scène terrible. Lady Owen réclame son argent. Le docteur Gastaud remet un chèque. Mais cette fois il veut rompre. Il est las.

— Je n'avais pas de haine contre lui, et pourtant j'aurais eu le droit d'en avoir.

Mot terrible.

Alors lady Owen veut aller voir à Marly Mme Gastaud. Pourquoi ? Pour la tuer, comme dira avec vraisemblance l'accusation ?

— Non, mais pour lui remettre les lettres que son mari m'avait écrites.

— Ce n'était pas très bien, dit M. Barnaud.

— Non, c'était même très mal. Mais je me vengeais.

La vengeance ! Cette femme aux traits mous, aux cheveux flasques, qu'on nous représente comme bonne, charitable, faisant du bien aux pauvres, et douce envers les animaux, est au fond une féroce ou, en tout cas, une dangereuse impulsive. Et elle achète un revolver et elle l'essaie.

— Où, je voulais donner les lettres à Mme Gastaud, et me tuer à ses pieds. C'est la vérité.

Mais, avant, elle boit deux « pernods » et un calvados. Puis elle va à Marly et tire cinq balles sur Mme Gastaud.

— J'étais folle. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans mon cerveau malade. Je n'oublierai jamais cela de ma vie.

« Je crois bien », riposte M. Barnaud. Personne n'oublierait ça !

— Oui, j'étais folle. Je tirais... Un de mes bras parlait à l'autre. Le garde disait : « Ne tire pas ! » et le droit tirait tout de même. J'étais dans un état inconscient. Un dédoublement de ma personnalité.

La réponse amène des murmures justifiés de la part du public.

L'ancienne institutrice s'est montrée là avec des phrases toutes faites, stéréotypées, tirées de ses manuels de classe, prétentieuses et sortes. Inconscient subconscient, personnalité dédoublée...

— En tout cas, vous tirez bien, continue M. Barnaud. Deux balles au sein gauche, deux balles au sein droit...

— Oh ! riposte lady Owen, si j'avais bien visé, il me semble que j'aurais tué !

— Enfin, voyons, quand on tire sur quelqu'un, dit finement M. Barnaud, ce n'est pas en général pour lui faire du bien.

— Je vous répète que je n'avais plus ma tête à moi.

— C'est le jour de la rupture avec votre amant que vous voulez tuer sa femme. Expliquez-nous ça ?

Et lady Owen n'expliquera pas. Elle ne voulait que montrer des lettres, ou se tenir aux pieds de la femme légitime... elle ne sait. En tout cas, c'est sur la rivale qu'elle a tiré.

(*)

Il y a beaucoup de témoins à entendre. Pourront-ils même les entendre tous aujourd'hui, et finir les débats très tard dans la nuit ? On ne sait. On n'en a guère interrogé hier.

Mme Owen a la manie de se dire ou de se croire enceinte. Quelques heures, en effet, après son crime, ne disait-elle pas : « Je me suis défendue, car je porte un petit être qui renue dans mon sein. » Deux mois après, un médecin l'examina. Rien ne renouait. Mais, aujourd'hui, lady Owen prétend qu'il est infinité probable qu'elle sera mère dans deux mois. Le docteur Dethis, qui l'a examinée jadis, l'examina encore ce matin, et nous saurons ce qu'il en est.

Elle n'était pas du tout ce qu'on appelle « fière » dans la vie privée. Lady Owen et sa meilleure amie, de *Her ladyship* (frémissey gentry anglaise) étaient cette petite femme brune et jolie qui est là, à la barre, Alice Paumier, sa femme de chambre. Elle la tutoyer, l'appelait « ma petite Alice ». Tandis que la servante lui écrit encore aujourd'hui « Ma chère petite lady ». C'est charmant et très aristocratique. Le soir, elles allaient ensemble dans les dancing.

— Mais, on ne buvait pas, répond la soubrette, qui défend sa maîtresse. Ma patronne pleurait. D'ailleurs, sa vie était très respectable. Jamais elle ne recevait chez elle ni M. Gregorini, ni M. Gastaud...

Nous avons pour cela, avenue Montaigne, un petit appartement spécial pour les gens « très bien », comme elle dit elle-même.

Bien curieuse cette soubrette, qui accompagnait sa patronne à Marly, en taxi, le jour du crime, et qui lui demandait : « Madame ? Vous n'avez pas de revolver, n'est-ce pas ? » — Non, répondait lady Owen. Mais celle-ci ajoutait : « S'il m'arrive quelque chose, vous irez trouver mon avocat, M. Torrès. »

Quand on veut se suicider, on n'appelle pas d'ordinaire son avocat pour venir constater le décès. Ce n'est pas la spécialité du barreau.

Préméditation, dira l'accusation.

Lady Owen était en tout cas une virtuose du revolver. Depuis cinq ans, M. Jacques Devos, qui s'intitule « professeur de tir », la connaît chez Gastinne-Renette. Il le dit fièrement :

— Elle était très adroite. C'est une de mes élèves. Je conseille toujours de tirer bas !

Et lorsqu'elle acheta un brownning, on l'essaya dans le sous-sol. On tira de douze à vingt balles.

Un autre jour, elle était venue avec Gregorini tirer à la carabine des pigeons en carton.

— En carton ! s'écrie M. Torrès. Pas des pigeons vivants, entendez-moi. Elle ne pratiquait pas ce sport barbare !

— Non, réplique M. Campinchi. Elle préférait tirer sur une femme.

Georges Claretie.

ressources en commun. Mais les siennes sont bien plus considérables — un million de revenus.

Edmée Barnaud sourit encore :

— Un million, oui. Mais il diminue ensuite.

J'avais des valeurs de caoutchouc, et comme vous le savez tous, les caoutchoucs ont beaucoup baissé.

M. Barnaud fait un geste vague.

Vie bourgeoise, dit-elle. Mais beaucoup de danses et de restaurants de nuit.

— Vous avez tendance à boire ?

— Oh ! je tiens à éclaircir cela. J'aime bien une bonne bouteille de vin. Voilà ; Mais je ne prends pas de cocktails. Je bois un Vermouth, ou un Pernod, ou un Picon de temps à autre. Voilà !

— Et du champagne ?

— Oh ! dans les boîtes de nuit, on est forcée d'en prendre, mais non d'en boire.

Et pendant ce temps-là, en Angleterre, le bon vieux « chevalier » placide et doux, était au courant et laissait faire.

— Oh ! c'était un saint ! Je ne veux pas en dire du mal. Il était un soutien pour moi. D'ailleurs, M. Gregorini, mon amant, était un homme très bien !

(*)

Le comte de Miramon s'est rendu dernièrement au manoir d'Anjou pour remettre à S. A. R. Mgr le Comte de Paris la gravure représentant Louis XIII au manège, l'œuvre exquise de Frémiet, dont la reproduction en bronze doré est offerte par les membres de l'Œillet Blanc, souscription au Prince à l'occasion de son prochain mariage.

— LL. MM. le Roi et la Reine de Damnamont ont honoré de leur présence un grand déjeuner donné par la marquise de Meyronne de Saint-Marc au Polo de Cannes.

— Parmi les invités : le colonel Dalberg, chambellan de S. M. le Roi; Miles Chesterfield, dame d'honneur de S. M. la Reine; le ministre et Mme Eyde, le général et Mme Morgan, le capitaine Saint-John Boultbee et le marquis de Meyronne de Saint-Marc, vice-président du Polo.

Dans les Ambassades

— S. Exc. l'ambassadeur de France près le Quirinal et Mme de Beaumarchais ont donné, le 16 février, un dîner auquel assistaient :

Le grand amiral et la duchesse Thaon de Revel, le sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre et Mme Manaresi; S. Exc. le comte Bonin Longare, ancien ambassadeur d'Italie à Paris, et la comtesse Bonin Longare; la marquise Malaspina, la vicomte et la vicomtesse d'Abenon, le duez Diaz della Vittoria, le marquis et la marquise Alberto Theodoli, le comte et la comtesse de Cellere, M. Couget, ministre de Monaco ; le prince et la princesse Fulco Ruffo di Calabria, le prince de Viggiano, le comte et la comtesse Pasolino Palolini, la marquise Paola Medici, Mrs Thompson, miss Kemp, le baron de Risels, M. Osborn, conseiller de l'ambassade de Grande-Bretagne; M. Sillem, premier secrétaire de l'ambassade de France; M. André Laramée et madame, née Jeanne de Saint-Guilhem de Villefossé, née Isabelle de Sars, a heureusement mis au monde une fille : Marie-Catherine-Françoise-Isabelle, Paris, 22 février.

— M. Géraud de Galassus et madame, née Jeanne de Saint-Guilhem de Villefossé, sont heureux de faire partie de la naissance de leur fille Françoise. — Bambari (Ouganda), 15 février.

— Nous donnerons demain la liste des noms des donateurs.

Naissances

— Le comte et la comtesse de La Rupelle, née Duverger, sont heureux d'annoncer la naissance de leur fille Valentine.

— Mme René Héron de Villefossé, née Isabelle de Sars, a heureusement mis au monde une fille : Marie-Catherine-Françoise-Isabelle, Paris, 22 février.

— M. Géraud de Galassus et madame, née Jeanne de Saint-Guilhem de Villefossé, sont heureux de faire partie de la naissance de leur fille Françoise. — Bambari (Ouganda), 15 février.

— Nous apprenons la mort du marquis Gian-Carlo Braghini Naglisi, décédé à Gênes, le 19 février, dans sa trentième année.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille, à Ferrare (Italie).

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Un service pour le repos de l'âme du comte de Béthune sera célébré demain mercredi, à onze heures, dans la basilique Sainte-CLOTilde (chapelle de la Sainte-Vierge).

Ses obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité. Il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part.

— Nous apprenons la mort du marquis Gian-Carlo Braghini Naglisi, décédé à Gênes, le 19 février, dans sa trentième année.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille, à Ferrare (Italie).

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Un service pour le repos de l'âme de Mme François de Lestapis, née Vaney, sera célébré le vendredi 27 février, à dix heures et demie, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. Le présent avis tient lieu d'invitation.

— Nous apprenons la mort du marquis Gian-Carlo Braghini Naglisi, décédé à Gênes, le 19 février, dans sa trentième année.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille, à Ferrare (Italie).

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Un service pour le repos de l'âme de Mme François de Lestapis, née Vaney, sera célébré le vendredi 27 février, à dix heures et demie, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. Le présent avis tient lieu d'invitation.

— Nous apprenons la mort du marquis Gian-Carlo Braghini Naglisi, décédé à Gênes, le 19 février, dans sa trentième année.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille, à Ferrare (Italie).

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Un service pour le repos de l'âme de Mme François de Lestapis, née Vaney, sera célébré le vendredi 27 février, à dix heures et demie, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. Le présent avis tient lieu d'invitation.

— Nous apprenons la mort du marquis Gian-Carlo Braghini Naglisi, décédé à Gênes, le 19 février, dans sa trentième année.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille, à Ferrare (Italie).

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Un service pour le repos de l'âme de Mme François de Lestapis, née Vaney, sera célébré le vendredi 27 février, à dix heures et demie, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. Le présent avis tient lieu d'invitation.

— Nous apprenons la mort du marquis Gian-Carlo Braghini Naglisi, décédé à Gênes, le 19 février, dans sa trentième année.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille, à Ferrare (Italie).

Cet avis tient lieu